

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Aloys FORNEROD

Sur Fauré

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1949, tome 47, p. 119-121

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

# SUR FAURÉ

Gabriel Fauré dégageait un charme irrésistible. Ceux qui l'ont vu ne l'ont jamais oublié. On avait l'impression d'être en présence de la poésie même, et l'on était en effet en présence d'un homme qui ne vivait que pour le rêve dont il était habité.

S'il nous est permis d'évoquer un souvenir personnel, nous vous confierons qu'il fut l'idole d'un collégien lausannois. Car Fauré séjourna plus d'une fois dans notre ville. Il y composa un acte de *Pénélope*, il y donna un concert, il y avait des amis.

Notre collégien le trouvait au milieu du jour, sur la place St-François, regardant sans les voir les passants et les badauds, ayant aux lèvres son éternelle cigarette, le regard tourné en dedans, si délicat, si distingué, si étranger à tout ce qui l'entourait que ç'aurait été sans étonnement aucun que son admirateur aurait vu un ange déposer sur sa tête une auréole, ou, soudain, son grand homme quitter le sol pour s'élever dans la nue en quelque assomption. Et le collégien tournait autour de Gabriel Fauré, le mangeant des yeux, l'épiait, l'apprenant par cœur et dévoré d'amour. D'un amour qui n'a pas décréu d'un seul point, mais qu'une pratique déjà longue de la musique a fortifié au contraire, et étayé d'une foule de raisons que le collégien n'eut pas été capable de comprendre mais dont il avait sans doute pressenti la valeur, car *aimer* a quelque analogie avec *comprendre*.

La carrière de Gabriel Fauré fut étrange. Elle se développa d'une manière paradoxale et contradictoire. L'art du musicien alla sans cesse vers une beauté plus intérieure, plus secrète, plus haute, pendant que les circonstances de sa vie le poussaient à des fonctions et vers des honneurs qui n'échoient ordinairement pas aux grands compositeurs, dont la coutume est d'être oubliés et de mourir de misère.

Fauré se vit octroyer divers emplois d'organiste en province, puis à Paris. Pourvu de l'orgue de la Madeleine, que son maître Camille Saint-Saëns avait touché, Fauré était parvenu, certes, à un résultat qui devait enchanter sa famille. Mais sa famille devait encore être comblée, dans sa personne, de tous les honneurs qui peuvent pleuvoir sur un musicien bien vu du Gouvernement : il devint directeur du Conservatoire de Paris, membre de l'Institut, et conquit tous les grades, et jusqu'au plus élevé, de l'ordre de la Légion d'Honneur. Fauré fit ainsi figure de musicien officiel. Et voilà la cause du malentendu : Fauré était, en réalité, le contraire d'un officiel, du moins dans son art, l'artiste le plus libre et qui dédaigna sans cesse, et sans doute naturellement, les chemins battus, les poncifs, et même le succès ; car la musique de Fauré exprime un idéal de beauté d'une qualité si rare qu'elle se condamne à ignorer toujours les suffrages du grand public. Ecrite pour une élite, cette musique peut être opposée, par exemple, à celle de Beethoven, vraiment démocratique, celle-là, parce qu'elle s'adresse à la foule, et par le sentiment qui l'anime et par les moyens qu'elle met en œuvre. Ceci n'est pas dit pour insulter à la juste gloire de l'un des plus grands musiciens, mais pour faire comprendre que Fauré, renonçant à un auditoire universel, s'est tourné vers les délicats, vers les auditeurs cultivés, et, plus exactement, vers les auditeurs qui ont une certaine forme de culture, la culture classique dont Athènes semble avoir passé le flambeau à Paris et qui perpétue certaines notions que l'art d'aujourd'hui contredit généralement.

L'art de Fauré est peut-être le seul, depuis Mozart, à exprimer dans le langage des sons l'esprit classique, l'esprit des artistes grecs, celui de Jean Racine. Alors que tous les artistes modernes se sont tournés vers l'original, vers ce qui frappe, vers ce qui séduit ou ce qui révolte, Fauré renonce délibérément à solliciter l'attention de l'auditeur, à l'amuser, à le surprendre, à le scandaliser ; il chante dans un style ennemi de tout pittoresque, attentif aux seules beautés de l'ordre, de la forme exacte, des proportions heureuses, et en honorant celle qui fut nommée : « la Victorieuse du Nombre, la claire et douce Qualité ».

Le barbare qui s'instruit au cinéma, absorbe sans discernement tout ce que lui verse la radio, le primaire déchaîné

ne peut évidemment supporter une musique aussi noble, il est condamné à la trouver ennuyeuse.

Gabriel Fauré est de ceux qui ne bénéficient ni de l'engouement des snobs ni des entraînements de la foule. Il aurait pu dire, comme Mozart, en constatant le train des choses de ce monde : « Pour obtenir le succès, il faut écrire des choses si compréhensibles qu'un fiacre pourrait les chanter ensuite, ou si incompréhensibles qu'elles plaisent tout justement parce qu'aucune créature raisonnable ne les peut comprendre. »

Fauré n'est pas un musicien populaire et pour le comprendre il faut faire effort. Un critique a fort bien dit que « sa musique, non seulement n'appelle pas le coup de foudre, mais oppose une douce et pudique résistance aux sympathies trop promptes ».

La délicatesse de son style a, naturellement, fait dire que sa plume était incapable de force et de grandeur. Musique de salon, a-t-on dit encore, musique superficielle, image du Français léger et inconsistant.

La vérité est que la langue harmonique de Fauré est aussi subtile et traîtresse que la langue française et qu'elle restera toujours impénétrable aux « barbares ivres de la seule sensation », aux amateurs du « dynamisme musical », de la musique motorisée, à ceux qui demandent au compositeur de leur fournir l'équivalent d'un coup de vin rouge.

La musique de Gabriel Fauré honore, certes, la vertu de force, mais le musicien de *Pénélope* aurait pu dire, comme Stendhal: « J'aime la force, mais de la force que j'aime, une fourmi, une abeille, en montrant autant qu'un éléphant. »

Aloys FORNEROD